

UN BIEN CURIEUX ANNIVERSAIRE



*Michel Petiniot, acrylique et encre de chine, 2018, 158,5 x 116,5 cm
Atelier : Créahm Région wallonne, Liège (BE). Collection Trinkhall museum*

Nul ne sait exactement ce qui nous est arrivé. Un matin, nous nous sommes éveillés et le monde avait basculé. Après plus de dix années d'effort et d'exil, la rénovation de notre bâtiment était enfin terminée. Le musée devait ouvrir ses portes dès les premiers jours du printemps, à Liège, au cœur du parc d'Avroy. Nous étions plein d'impatience et d'enthousiasme. Le musée n'a pas ouvert ses portes : le 18 mars 2020, à midi, le pays et, bientôt, le monde entier étaient confinés! C'était il y a une année d'ici - un jour ou une éternité.

Le printemps fut incroyablement solitaire. Le Trinkhall était une île. Nous en étions les Robinson. Quand, au début de l'été, quelques premiers visiteurs vinrent y accoster, nous en fûmes tout étourdis. C'étaient des naufragés, comme nous, échoués en d'autres îles, dont ils nous donnaient des nouvelles. Le monde était devenu un immense archipel de solitudes, innombrables et minuscules. Nous recevions nos visiteurs avec beaucoup d'amabilité, et comme avec une sorte de solennité ou de gravité. Nous avions pris le temps de vivre sur notre île, que nous n'avions plus quittée depuis des mois et dont nous connaissions de mieux en mieux les richesses, les espèces, la diversité. L'intensité de nos rencontres en était toute transfigurée. Nous échangeons des paroles de naufragés.

Nous écoutons la radio, nous lisons les journaux, nous suivions avec attention la cohérence et le désordre des réponses apportées à la crise. Dans la confusion qui régnait, qui aurait pu se croire mieux avisé ? Mais nous étions heurtés, parfois, face à certains appels impatients à revenir au monde d'avant, à cette normalité qui nous paraissait de plus en plus aveugle et factice. Nous avions gagné de haute lutte notre statut de naufragé, nous en considérons à peine les effets : voudrait-on, à nouveau, nous déposséder de ce qu'il nous apprenait à reconnaître ? Nous recevions nos visiteurs, nous échangeons nos paroles naufragées et nous tenions par-dessus tout à ce qu'elles étaient en train de nous faire voir de nos îles et de nos cabanes. Nous nous savions privilégiés – seuls, parmi les « institutions culturelles », les musées avaient été autorisés à rouvrir leurs portes ! -, mais nous ne voulions pas que ce privilège fasse bannière d'un monde « d'avant » à retrouver à l'identique, où la culture, justement, est souvent si tristement réduite à l'état de produit de consommation, de marchandise, de divertissement, de faire-valoir, nous laissant, malgré l'apparence, orphelins d'un commun véritable.

Sur l'île où nous nous trouvons, disciples des œuvres que nous abritons, partageant nos paroles de naufragés, perdus mais vivants dans l'immense archipel des solitudes, nous nous sentons plus que jamais connectés, responsables, à la fois enthousiastes et inquiets. Nous faisons l'expérience d'être « situés », au sens où nous avons défini la notion d'arts situés, mais maintenant avec quelle nécessité et quelle densité accrues ! Les lieux nous importent, ceux-là où nous sommes confinés, mais qui nous donnent la mesure des *confins*, c'est-à-dire à la fois des limites et des lointains, l'ancrage et l'envol, l'idée même que nous nous faisons de l'expression artistique : le mouvement d'une flèche et sa cible indéterminée ; notre principe d'existence : à la fois « être là » et se propulser « hors de soi ».

Très cordialement à vous,
Carl Havelange et Raymond Kenler